



Croquis : Eddy Vaccaro

{PAROLES DE JEUNES}

Wisdom : aidé ou kidnappé ?



Illustrations d'Hannibal Nseir

Hannibal Nseir vit et travaille à Marseille. Né en 1992 à Damas en Syrie, il est diplômé des Beaux-Arts de Damas (Date), de la faculté des Beaux-Arts de l'université polytechnique de Valence (2018) et des Beaux-Arts de Marseille (DNAP, 2017 et DNSEP, 2019).

Syrie, Liban, Arménie, Espagne, France, autant de pays que d'écoles de vies, traversées. Le travail de Hannibal Nseir ne se résume pas à ce déplacement forcé, (car politique), mais englobe avec justesse et sensibilité par le dessin, la peinture, la sculpture et la performance des questions d'enfermements, de déplacements, de langages, et de libertés. Le but est clair, déconstruire l'urgence afin de mêler de multiples techniques acquises lors des passages de frontières. Transformer les défis économiques et ceux de communications en richesses, afin de construire ou reconstruire une vision picturale et formelle. L'art s'abstient de hiérarchie et devient une sorte de méthodologie applicable à de multiples terrains et de sensations; faire frire un œuf au plat ne pourrait-il pas être aussi satisfaisant que l'excitation d'un pinceau dans la main contre une surface plane ?

<https://www.instagram.com/nseirhannibal/>

Wisdom : aidé ou kidnappé ?

Avant-propos de Cédric Morère

Ce travail de récit a été réalisé en 2019. Wisdom avait alors 19 ans et était accueilli depuis deux ans et demi dans le foyer où je travaillais à l'époque. Quelques précisions sont nécessaires pour comprendre le récit qui va être présenté.

J'ai rencontré Wisdom dès son arrivée au foyer, bien qu'il n'était pas accueilli sur le groupe de jeunes avec lequel j'étais positionné. Je le côtoyais donc uniquement durant des moments informels, lors desquels il n'a jamais abordé son histoire ou son parcours migratoire. D'une manière générale, il semblait difficile et délicat pour l'équipe éducative de travailler avec lui autour de son parcours de vie et notamment migratoire. Il avait été placé en urgence, pour de fortes suspicions à être en proie à un réseau de traite humaine de nature prostitutionnelle et pédo-criminelle.

Wisdom n'en disait rien et l'équipe socio-éducative, se trouvant dans une forme de malaise face à l'inconnue des possibles traumatismes et horreurs que cela pouvait représenter, ne cherchait que peu, voire pas du tout, à aborder avec lui son parcours de vie.

Environ deux ans après son arrivée, j'ai changé de service pour rejoindre celui des « appartements diffus ». Dans ces circonstances, je suis devenu son éducateur référent au sein de la MECS. Il était à ce moment-là accueilli dans un appartement en milieu ordinaire.

Aborder la question du vécu de Wisdom me questionnait avec les mêmes inquiétudes qu'avait l'équipe. Il s'agissait de ne pas raviver d'hypothétiques épisodes traumatiques dont il ne serait pas prêt à aborder. Mais il m'était aussi difficile dans son accompagnement de ne pas travailler avec lui cette dimension du passé pour les possibles entraves que cela pouvait générer dans son développement et sa construction identitaire.

Parallèlement, au sein du foyer, j'avais l'occasion de travailler auprès de plusieurs jeunes sur leurs récits et je pensais aussi lui proposer d'y participer. Plus tard, Wisdom a été témoin d'une discussion que j'ai eu avec un jeune guinéen qui me faisait un retour sur l'expérience de travail autour de son histoire. Quelques jours plus tard, Wisdom m'a spontanément demandé s'il pouvait aussi faire ce travail de récit. Du fait de cette demande, j'ai pensé qu'il avait finalement un rapport plus apaisé avec son histoire, en contraste avec ce que nous pouvions penser.

Avant le premier entretien quelques semaines se sont passées. J'avais demandé à Wisdom de bien vouloir attendre que je puisse terminer l'écriture du récit d'un autre jeune accueilli. Lorsque j'étais enfin disponible, il a ensuite raté quelques rendez-vous sans pour autant qu'il souhaite renoncer à faire ce travail. Wisdom a ensuite réussi à se lancer dans un récit oral autour d'un repas, dans l'appartement où il était hébergé.

L'élocution de Wisdom a été très irrégulière. Elle pouvait être parfois très légère comme s'il était question de banalités, et à d'autres moments, plus grave, voire impossible. Il a été contraint de s'arrêter à un certain moment, s'étonnant de l'accélération de son rythme cardiaque. Il a cependant insisté pour reprendre, lors d'un premier entretien de près de 3h30. D'autres entretiens beaucoup plus courts ont eu lieu par la suite pour préciser certains passages.

J'ai été particulièrement marqué par un aspect qu'il faut bien évoquer afin de comprendre la lecture de ce récit. Wisdom a raconté son histoire et notamment son parcours migratoire sans avoir compris ce qui s'y jouait, ce dont il risquait ou encore ce à quoi il a échappé. Son récit ressemble à des histoires de jeunes nigérianes trompées par une personne les emmenant dans certaines villes européennes, et notamment à Marseille, en prétextant vouloir les aider. Le tout étant en fait un réseau de traite humaine qui les contraindra à la prostitution. Wisdom semble en effet croiser la route d'un de ces réseaux criminels, duquel il a miraculeusement échappé in extrémis pour des raisons qui resteront certainement inconnues (ou indicibles).

Ce travail de récit a permis un support très utile à son accompagnement. Cela a ouvert des discussions avec Wisdom qui a fini par demander si nous avions des informations sur son histoire que nous ne lui aurions pas partagé. Il s'en est suivi un entretien lors duquel les raisons de son placement en urgence ont été abordées et notamment le danger qu'il semblait avoir couru. A l'issue de cet entretien difficile pour lui, et aussi pour moi, il semblait que Wisdom avait compris et que les réponses apportées répondaient aux questions qu'il se posait.

Que ce soit avant ou après cet entretien, Wisdom s'est toujours montré très motivé pour une publication de son histoire. Trois ans plus tard, lorsque l'opportunité de ce livre est venue, nous avons pris un temps afin de discuter du regard qu'il portait à présent sur son récit. À ma grande surprise, Wisdom avait tout oublié de l'entretien qui avait suivi sa demande pour que nous l'informions en transparence des circonstances de son placement en urgence. Il semblerait que Wisdom a fait un véritable déni de ce moment. Lors de cette rencontre, nous avons abordé à nouveau ce qui était resté ou redevenu pour lui un mystère. A défaut d'être facile à entendre, cela a semblé nécessaire. Certains propos de cet échange se trouvent à la fin du texte.

Lieu de vie et contexte familial

Au Nigéria, il y a trente-six États, auxquels il faut ajouter celui de la capitale. Il y a aussi beaucoup d'ethnies et de cultures différentes. Cela fait environ 525 langues. Certaines se ressemblent et d'autres au contraire sont complètement différentes. Au nord du pays, les plus nombreux sont les Haoussas et les Foulanis, puis il y a beaucoup de petites ethnies que je ne connais pas. Vers l'Est, ce sont les Igbo qui sont nombreux.

J'habitais avec mes parents à Benin City, dans le sud du Nigéria. C'est la capitale d'Edo State dans le sud du pays. Dans cette partie du territoire il y a beaucoup de Yorubas. Je suis de l'ethnie des Edos. Historiquement, nous étions des Yorubas, puis nous nous sommes séparés, mais il y a toujours le roi qui est commun aux deux ethnies. En revanche, les langues des Edos et des Yorubas sont très différentes.

Je vivais avec mes parents et mes quatre sœurs. Je suis le deuxième de la fratrie. Dans la famille, nous n'étions ni riches ni pauvres. Nous arrivions à manger et avec mes sœurs, nous étions scolarisés.

Ma mère faisait le commerce. Cela peut être des choses très différentes qu'elle achète en grande quantité pour les revendre. Mon père avait fait beaucoup d'études. Il a même eu son diplôme de médecin mais au Nigéria, même en étant diplômé ou en ayant du talent, sans avoir un bon réseau de connaissances, cela reste difficile. Mon père sait soigner les gens et il connaît les médicaments. Dans la famille, il nous soignait quand on était malades. Il lui arrivait parfois de travailler comme médecin, mais il ne trouvait pas de poste à l'hôpital.

Comme il ne trouvait pas de travail, il faisait MC, parfois aussi des comédies ou des rôles dans des films. Il faisait des blagues pour faire rire les gens. « MC » veut dire « Master of Ceremonies ». Lors des fêtes comme des mariages, des baptêmes, des anniversaires ou d'autres événements, il était le responsable de l'animation. Il faisait les annonces avec le micro. Au Nigéria, certains organisent aussi une fête lorsqu'une personne meurt. En tout cas, au sud du Nigéria nous le faisons. Cela peut paraître étrange en France, mais nous considérons qu'un enfant qui est né est emmené sur Terre par Dieu, alors, lorsque quelqu'un meurt, il est simplement repris. Cela arrive et tout le monde va mourir un jour. Une fête pour quelqu'un qui est mort peut alors être organisée en son honneur par ses enfants.

Les fêtes durent parfois plusieurs jours, jusqu'à un mois pour les plus longues. Ces fêtes se passaient parfois à Benin City, mais il arrivait aussi fréquemment que nous nous déplaçons dans le pays pour nous y rendre. Parfois, nous y allions tous en famille avec mes parents et mes sœurs et, parfois, j'y allais seulement avec mon père. Je partais tout le temps avec lui. Beaucoup de fêtes se passaient au nord du Nigéria, très souvent pour fêter la naissance d'un enfant. Certaines familles sont riches et organisent de longues fêtes.

Premier déplacement en Angola

Je devais avoir 12 ans. J'ai fait les deux premières années en *secondary school* (équivalent des deux premières années du collège) et je suis parti en Angola avec mon oncle, du côté de mon père. Il est un homme d'affaires parce qu'il achète un peu moins cher au Nigéria et il revend en Angola. Il vivait avec sa femme et leurs deux enfants.

Je n'ai pas trop compris pourquoi je devais partir avec lui. Mon oncle est venu et il m'a parlé « Voilà, tu vas commencer à vivre un peu avec nous ». Mon oncle avait dit à mon père qu'il allait m'aider. Aujourd'hui encore, je ne sais pas pourquoi ma famille avait décidé cela. Chez nous, c'est courant d'aller vivre chez quelqu'un d'autre que ses parents.

En Angola, cela a été difficile au début parce que je ne comprenais pas leurs langues. Ils parlaient leur dialecte et la langue officielle est le portugais. J'allais à l'école mais c'était compliqué. Je ne comprenais rien, alors je n'avais pas très envie.

Je suis resté trois ans en Angola sans retourner au Nigeria. Durant un temps, cela pouvait aller parce que, petit à petit, je m'étais quand même adapté. Je comprenais mieux les langues et je jouais avec mes cousins. Puis à un moment, j'ai commencé à me sentir très mal. Mon oncle était gentil avec moi, mais j'étais petit et je ne voyais ni mon père ni ma mère. Une fois, mon père a téléphoné et je pleurais. Je lui ai dit que je voulais rentrer. Il m'avait répondu « Ça va, rentre alors ».

Retrouvailles avec mes parents et mes sœurs, au nord du Nigéria

J'ai rejoint ma famille qui s'était installée dans le nord du Nigéria. Au début, nous habitons à Damasak, un petit village de l'État de Borno, proche de la frontière avec le Niger. Mon père avait plus de travail qu'à Benin City. Dans le nord du pays, une fête est souvent organisée à la naissance d'un enfant et le Nigeria a une grande démographie. Nous continuions de nous déplacer dans tout cet État, au rythme des fêtes dans lesquelles mon père travaillait.

Nous avons ensuite déménagé dans une petite ville en périphérie de Maiduguri, la capitale de Borno state. L'adaptation était difficile parce que les langues sont complètement différentes. La majorité de la population sont des haoussas ou des foulanis. J'ai appris l'haoussa.

Dans le quartier, il y avait un petit terrain de foot avec des jeunes qui jouaient. J'étais timide, alors au début je passais seulement devant sans dire que j'aurais voulu jouer avec eux. Un jour, un joueur qui venait de se blesser m'a proposé de le remplacer. J'ai joué puis ils m'ont dit « Tu es bon toi ! Tu joues bien ! ». J'ai dit « Ah, vous trouvez ? ». Ils m'ont dit qu'ils jouaient tous les jours et que je pouvais

venir quand je le voulais. J'étais content parce que j'avais trouvé des amis. J'y suis retourné dès le lendemain.

Ma grande sœur a commencé à faire « taylor », cela doit être « tailleur » en français. Elle cousait des vêtements et avait une petite boutique. J'allais parfois l'aider. Ma mère continuait aussi à faire du commerce. Je l'aidais aussi en rentrant de l'école. Elle me laissait même parfois seul au marché. Je connaissais les prix et elle me félicitait quand je faisais des ventes.

Une période de danger et de peur

En cette période, nous avons peur. Boko Haram faisait des attentats, tuait des gens. Ce sont des personnes dangereuses. Ils ne veulent pas voir les gens heureux. Déjà dans le sud, il y avait eu des problèmes. À Benin City, juste à quelques mètres de notre maison, il y avait une dame sous un parasol qui vendait du crédit pour les téléphones. J'y suis allé avec un ami. Nous avons acheté du forfait puis j'ai dit à mon ami « Viens on rentre maintenant ». Il m'a répondu « Tu veux rentrer et après on va s'ennuyer. Ici il y a du monde. Profite ». J'ai insisté en expliquant que je me sentais mal. Nous sommes rentrés et dix minutes plus tard, il y a eu une explosion. La dame qui venait de nous vendre le crédit était morte.

Dans la soirée, l'attentat est passé à la télé. Des recommandations ont été données à la population. Il ne fallait pas rentrer chez soi trop tard le soir, être vigilant dans les lieux publics et surtout repérer s'il y avait un sac abandonné. Les membres de Boko Haram cachaient des bombes dans des sacs. Ils demandaient parfois à des passants s'ils pouvaient garder un sac, en prétextant revenir tout de suite. Il fallait faire attention mais Boko Haram trouvait toujours de nouvelles techniques. Je ne sais pas comment ils trouvaient les armes et les bombes.

Pendant un moment, les attentats s'étaient presque arrêtés puis cela a recommencé. À Borno State, cela se passait tout le temps. Il y avait des attentats dans les marchés. C'était vraiment dangereux. Semaine après semaine, cela devenait une habitude. Le gouvernement avait envoyé beaucoup de militaires mais cela continuait. Je me rappelle d'un militaire qui pleurait à la télé. Il disait qu'il avait perdu ses camarades, qu'il valait mieux être tué directement par les membres de Boko Haram, que d'être kidnappé et qu'ils te ramènent chez eux. S'ils t'emmenaient, cela ne finirait pas mieux et ils te feraient d'abord très mal.

C'était vraiment dangereux. Tout le monde avait peur. Ma mère me disait « Quand tu finis l'école, tu rentres directement ». À l'école, ils nous disaient de ne pas aller dans les endroits qui rassemblent beaucoup de monde. Il fallait toujours être attentif s'il y avait du monde.

Faussement rescapé d'un attentat

Vers la fin du mois de mars 2017, avec le club de foot du quartier, nous avons un match de compétition à jouer. Notre équipe jouait dans un quartier de Maiduguri. Un bus nous a emmené.

Nous avons commencé le match et vers 19 heures, il y a eu une explosion. Boooum !

Ma mère m'avait dit de faire attention. Elle ne voulait pas que j'aille jouer parce que nous avons entendu à la radio que des attentats s'étaient produits le matin-même. Mon père avait dit « S'il aime jouer au foot, laisse-le. Peut-être que ça va apporter quelque chose de bien pour lui. On ne sait jamais ». L'entraîneur ne voulait pas annuler le match et j'avais aussi dit que je voulais y aller.

L'explosion était proche, dans un marché. Il y avait de la fumée. Je n'ai pas vu s'il y avait des morts. Tout le monde s'est mis à courir dans tous les sens et nous avons été divisés. J'ai couru et je pleurais ! Cela ne servait à rien de parler car avec la peur, personne n'écoute.



Je courais dans les rues. Je voyais les lumières des lampes torches. J'avais peur. À un moment, je me suis dit qu'il était inutile de courir sans avoir où aller, alors je me suis arrêté pour me cacher dans un buisson. Je me suis couché dedans. Il faisait sombre. Je n'avais pas de téléphone pour appeler mes parents. C'était chaud pour moi. Quand j'étais caché, à un moment, j'ai vu deux personnes qui arrivaient. J'ai senti mon cœur qui accélérât et j'ai recommencé à courir pendant longtemps. Je me suis arrêté à un genre de désert. Il y avait beaucoup de sable. Je me suis arrêté parce que je ne savais encore pas dans quelle direction j'allais et j'avais peur de tomber sur des mauvais gens et d'être attrapé. J'ai pensé à m'arrêter pour la nuit, mais comme il était facile de me repérer dans le sable, je suis allé jusqu'à une vieille maison. Je m'y suis caché jusqu'au lendemain matin.

Aux alentours de 6 heures, j'ai commencé à marcher. Je ne voyais personne. Je pleurais. Je me suis dit « Franchement, je suis foutu là. Ma vie c'est fini ». Plein de choses passaient dans ma tête.

Je ne savais pas où j'allais et j'ai pensé que le mieux était de faire demi-tour. Je me suis arrêté pour réfléchir à la direction qu'il fallait prendre. J'ai marché et j'ai revu le fourré dans lequel je m'étais caché la veille.

Mauvaise rencontre

Sur la route, j'ai vu quelqu'un. Je lui ai parlé « S'il vous plaît monsieur ». J'ai parlé en haoussa et il ne comprenait pas, alors j'ai parlé en créole. C'est de l'anglais mais de la rue. Je lui ai expliqué ce qui s'était passé. Il m'a dit « Ah ! viens ! viens mon petit ! ». Il m'a emmené chez lui avec un genre de moto à trois roues. J'étais dans un état de choc. Je ne me rendais pas compte mais nous avons dû rouler toute la journée parce qu'il était déjà le soir lorsque nous sommes arrivés. Pendant le transport, il discutait avec moi et m'avait demandé ce qui m'était arrivé. Il s'appelait Michel et devait avoir 35 ans. Il était igbo.

Nous sommes arrivés et j'ai remarqué que les maisons et le paysage étaient différents. Il m'a dit d'aller prendre une douche et m'a donné à manger. Je me suis dit que j'étais dans de bonnes mains. Avant j'avais très peur et là je commençais à me sentir mieux.

Il m'a dit « On va contacter tes parents. Tu n'as pas le numéro ? ». J'ai dit que je ne le connaissais pas de tête. Il m'a répondu « Ah, ce sera dur ». J'ai dit « S'il vous plaît, faites que je retrouve mes parents ». Il m'a dit « Ça va. T'inquiète, je vais faire petit à petit ».

La moto à trois roues était à lui et il s'en servait de taxi. C'était son travail. Le lendemain matin, il a dit « Je dois aller au travail et je ne peux pas t'emmener avec moi. Reste ici et si tu as faim, tu manges ». Je n'étais vraiment pas content. Je pleurais et il m'a dit que cela allait bien se passer. Il est revenu le soir et avait acheté du poisson pour manger. Nous avons cuisiné.

À côté de la maison, il y avait une dame. Elle est venue et elle m'a parlé en haoussa « Eh petit ! C'est ton grand frère Michel ? ». J'ai dit « Oui » et elle m'a dit « Ah c'est bien ! Il ne m'avait jamais dit qu'il avait un petit frère ». Je n'avais pas envie de parler, de lui expliquer. J'avais répondu que c'était mon frère pour couper la conversation. Avec Michel, nous sommes rentrés à la maison pour manger. J'étais un peu content parce qu'il prenait soin de moi comme s'il me connaissait depuis longtemps.

Le lendemain matin, il allait repartir au travail. J'ai dit « Non j'ai peur, je ne veux pas rester seul ». Il a dit « Tu dois rester seul ou alors tu restes avec la dame. Je vais lui parler pour que tu ailles chez elle et que tu ne t'ennuies pas ». La dame était d'accord et j'y suis allé. Elle me posait des questions bizarres et je n'avais pas envie de parler. Je ne disais presque rien. Je me suis endormi jusqu'au soir. Michel est arrivé et je lui ai dit « Maintenant c'est bon, je veux voir mes parents ». Je n'étais pas content. J'étais mal, très triste. Il a dit « Ça va être dur. On peut essayer de prendre la route où je t'ai trouvé ». J'ai dit « Oui c'est une bonne idée ». Nous avons essayé sans succès.

Cela a continué et tous les jours, j'allais chez la dame. Après une semaine, j'ai réalisé que je n'étais pas au Nigéria, mais au Niger.

Au début, je me disais que Michel était bon. Il m'a pris comme son frère et m'a donné à manger mais à un moment j'ai commencé à m'inquiéter. Il ne m'avait même pas dit que nous étions au Niger. Je l'ai questionné à ce sujet et il m'a dit qu'il avait simplement oublié de m'en parler. Je l'ai appris avec la dame chez qui j'allais la journée. Comme Michel était nigérian, je lui ai demandé pourquoi il vivait au Niger. Il m'a répondu « Je travaille. Je fais ma vie tranquille. Au Nigéria la vie est trop dure. Ici au Niger les gens sont plus sociables ».

En plus de cela, chaque jour je m'ennuyais et à chaque fois que je parlais de retrouver mes parents, il me disait « T'inquiète, t'inquiète, ça ira mieux ». Puis il ne faisait pas d'efforts pour les retrouver. Je ne me sentais pas très bien et je lui ai dit. Le lendemain, j'ai refusé de rester à la maison et il m'a accepté. Je suis parti avec lui sur sa moto. À cause de moi, il perdait une place et donc aussi de l'argent. Il était énervé, alors il ne parlait pas. En allant avec lui, je voyais des gens et les alentours. Il habitait dans un tout petit village, avec très peu de maisons. Elles étaient faites en grande partie avec du sable. Il n'y avait même pas de loyer. C'était vraiment une maison pourrie !

En voyant du monde, les gens dans la rue, je me sentais mieux. J'étais un peu content. Ce n'était pas la même chose que lorsque j'étais dans la maison. Michel m'a emmené avec lui pendant deux jours et ensuite, il a refusé. Il m'a dit « Tu me fais perdre une place et je sais l'argent que cela représente ». Plus tard, je lui ai dit que je voulais apprendre à conduire sa moto à trois roues. Le soir, il m'apprenait petit à petit mais il ne voulait pas que je conduise pour travailler parce que j'étais trop petit pour pouvoir bien contrôler la conduite.

Nous sommes restés dans cette maison pendant deux mois. Je commençais à me sentir mieux avec lui. Il m'achetait des trucs comme un vrai grand frère. Pendant ce temps, je n'ai jamais expliqué la situation à la dame qui me gardait. Elle parlait trop ! Elle parlait pour ne rien dire, comme « Ça va ? Tu as bien mangé ? ». Je n'avais pas envie de discuter avec elle, mais c'était une erreur parce qu'elle aurait peut-être pu m'aider. Je ne lui avais rien dit sur moi, aussi parce que cela me faisait mal d'en parler.



Une étape de plus dans l'éloignement

Après deux mois, nous nous sommes déplacés dans une grande ville du Niger qui s'appelle Agadez. Michel m'a dit « On va aller en ville. On trouvera une maison ». Je n'arrive pas à me rendre compte combien de temps exactement nous sommes restés à Agadez, mais cela fait plusieurs mois.

Michel travaillait énormément avec son taxi moto et gagnait beaucoup d'argent. En ville, il y avait plus de monde, donc plus de clients. Il me donnait parfois de l'argent et j'achetais des jouets. Cela pouvait être des personnages comme des militaires.

Au Niger, la population parle en français. Je ne savais dire que « bonjour ». Je ne comprenais rien au français mais je communiquais en haoussa et j'ai réussi à me

faire des amis. Je n'allais pas à l'école. La journée, je sortais voir mes amis. Même si j'étais mal par rapport à ma famille, cela me faisait oublier un peu. Michel me disait qu'il fallait que j'oublie, que je ne pense pas à mes parents. Il me disait « Les choses comme ça arrivent parfois. J'espère qu'un jour tu trouveras tes parents, ta famille, mais si tu restes toujours comme ça dans un coin, à quoi ça sert ? Ça ne va rien te rendre. Il faut quand même toujours être ouvert, content, joyeux. On n'a qu'une seule vie. Je sais, ça fait mal, mais essaie de ne pas toujours être comme ça ». En jouant avec mes amis, cela commençait à aller mieux et je me sentais très bien avec Michel. Je le considérais comme mon grand frère. Ce n'est pas que j'avais oublié ma famille, mais je n'avais pas le choix. Je ne pouvais rien faire.

Une fois, je me suis bagarré avec quelqu'un. Cela s'est passé au foot. J'ai driblé quelqu'un qui s'est énervé et il a fait exprès de me faire mal dans le jeu. C'était intentionnel. Tout le monde disait que je jouais bien et il était jaloux ! Je lui ai dit « Arrête, tu es fou ! Pourquoi tu m'as fait ça ? ». Il m'a répondu « Tu m'insultes ! ». Il m'a mis un coup de tête et je saignais, alors on m'a emmené à une pharmacie.

Le soir, Michel a vu mon pansement et il m'a dit « Mais qu'est ce qui s'est passé avec toi ? ». Je ne voulais pas dire que quelqu'un de mon âge m'avait frappé. J'avais honte alors j'ai dit « C'est un grand comme toi qui m'a frappé ». Il m'a répondu « Un grand comme moi ? ». J'ai dit « Non, on jouait au foot. Je suis tombé et je me suis blessé ». Je n'ai pas dit la vérité. Il a dit « Il faut toujours faire attention quand tu joues au foot ». J'ai dit « Ok, ça va ». Aujourd'hui encore, j'ai toujours une petite cicatrice.

Nouveau départ vers une destination inconnue

Nous sommes restés longtemps à Agadez et une nuit, Michel m'a réveillé. Il m'a dit « Wisdom, on va voyager ». Je ne savais pas où l'on allait et je ne lui ai même pas demandé. A ce moment, je ne réfléchissais pas parce qu'il était quelqu'un en qui j'avais confiance. Il me donnait à manger et il ne me faisait pas de mal, alors j'ai été d'accord quand il m'a dit que l'on allait voyager. Michel m'a réveillé dans la nuit parce que ce n'était pas un voyage légal. Ce n'est pas possible dans la journée.

Ce n'est qu'aujourd'hui que je comprends que, durant tout ce temps, il économisait de l'argent pour voyager, pour venir en Europe. Pendant le temps que j'étais avec lui, je ne comprenais pas. Ce n'est que maintenant, avec plus de recul, que j'ai compris qu'il n'utilisait pas trop l'argent qu'il gagnait. Il en gardait de côté.

Cette nuit, nous étions partis avec un pick-up. Il y avait beaucoup de monde et Michel m'a mis devant avec le conducteur. Il a dit que j'étais trop petit pour aller derrière avec lui et les autres. Nous avons roulé plusieurs jours dans le désert. Je pleurais et je disais « Mais on va où là ? On va jamais arriver ? C'est quel voyage ? On va au paradis alors ? ». Michel me disait « T'inquiète, on va arriver ». Nous roulions que sur du sable et il faisait très chaud ! Il n'y avait pas de route.

Michel me faisait toujours des mensonges, comme « On arrive dans une heure » puis cela ne finissait jamais. C'est comme dire à quelqu'un qu'il faut marcher juste 5 minutes, alors qu'en vrai c'est beaucoup plus. Parfois il pouvait me dire « Tu vois la maison là-bas ? C'est là qu'on va » mais quand nous arrivions au niveau de la maison, il disait que c'était juste derrière. Il me faisait toujours des coups de ce genre et après je savais que ce n'était pas vrai. J'ai commencé à perdre la confiance. Je me demandais où il m'emmenait. Nous avons presque fait une semaine avec le pick-up. Même les nuits, nous dormions dedans. J'ai compté 5 ou 6 jours. Nous avons passé un petit village, avant de rentrer dans une ville. Le paysage et les constructions avaient changé. Je voyais aussi que les gens étaient des arabes.

On nous a fait descendre du pick-up pour nous laisser dans un bâtiment. Michel m'a dit « Allez, viens Wisdom ! Ça va ? Tu vas bien ? ». J'ai pleuré et il m'a pris pour rentrer à l'intérieur. Il y avait beaucoup de monde.



Nous avons vu un monsieur qui parlait en français et je ne comprenais presque rien. Je pense qu'il était camerounais. Il a dit que nous allions rester ici pendant quelques jours avant de repartir. J'ai dit « Mais on va où encore ? On va encore faire un voyage comme ça ? ». Michel me disait « Non, ça va, t'inquiète. C'est différent. Là où on va maintenant c'est bon. Tu vas bien gagner ta vie. C'est tranquille ». Ce jour-là, Michel est allé acheter du riz et du poulet pour manger. Dans cette maison, nous avons une chambre juste pour lui et moi.

Michel m'a dit que nous étions en Libye. Au Nigeria, j'avais entendu dire que c'était un pays dangereux, qui était en guerre. Je me demandais ce qu'il se passait. Il y avait beaucoup de choses dans ma tête. Michel me disait « T'inquiète et arrête de pleurer. Dans quelques jours on part d'ici et tu vas trouver la meilleure vie ».

Dans ce bâtiment nous avons dormi une seule nuit et nous sommes repartis durant la suivante avec le pick-up. Cette fois, Michel était devant avec moi et nous n'étions pas dans le désert. Il y avait une route. Pendant le trajet, le chauffeur s'est soudainement arrêté. Nous sommes descendus du pick-up et il a crié « L'argent ! Vite ! L'argent ! ». A son visage, je pense que le chauffeur était un black arabe. Tout le monde a donné son argent, sauf un homme qui n'avait pas assez. Le chauffeur l'a frappé dans la tête avec une barre de fer. L'homme a mis sa main sur sa tête. Il était en sang. Lorsque j'ai vu ça, je me suis encore mis à pleurer et le chauffeur m'a dit « Tais-toi ! Je vais te gifler ! ». Michel a parlé au chauffeur « C'est bon, il va arrêter » et il m'a dit « Allez Wisdom, c'est bon. Ça va aller ». Nous sommes remontés dans le pick-up et nous avons roulé toute la journée. Ce trajet a duré environ 24 heures.

Nous avons été laissés dans un genre de maison étrange, sans fenêtres. Il n'y avait rien, même pas de chambres. Seulement une grande pièce dans laquelle tout le monde était assis par terre. Je suis rentré avec Michel et je lui ai dit « Je vais pisser ». Il m'a répondu « Non, il n'y a pas de toilettes ici ». Je lui ai dit « Comment je fais ? ». Il m'a répondu « Tu sors dehors ». J'ai dit « Non, je veux pas y aller seul », alors il m'a accompagné.

Nous sommes ensuite rentrés et j'étais très fatigué. Je n'avais pas dormi durant les 24 heures du voyage. Aujourd'hui encore, dans un voyage, il m'est difficile de fermer les yeux parce que je ne sais pas ce qui va se passer. Même si j'ai sommeil, je ne dors pas comme si j'avais toujours peur de ce qui peut arriver.

Directement en rentrant dans la maison, je me suis couché par terre. C'était bizarre avec tout le monde dans la pièce. Même si tu changes tes vêtements, tout le monde te voit. Je me suis endormi jusqu'au lendemain. Lorsque je me suis réveillé, des personnes dormaient encore. Je ne voyais pas Michel et je me suis dit « Eh je suis dans la merde là ! ». Je marchais dans la pièce et j'appelais « Michel ! Michel ! Michel ! ». À un moment, quelqu'un qui m'a dit « Eh, toi petit ! Va t'asseoir ! Tu nous déranges ! ». Il était nigérian et il ne savait pas que je comprenais mais il m'a quand même parlé. Je lui ai répondu « Oui, mais je cherche Michel ». Il a dit « Mais c'est qui Michel ? ». J'ai dit « C'est mon grand frère ». Il m'a répondu « Il a dû aller chercher quelque chose dehors. Il va revenir. Viens ici et tu l'attends ». Je me suis assis à côté de lui et 5 minutes plus tard, Michel est arrivé. Il était allé chercher à manger. C'était du pain avec du thon. Le pain n'était pas comme au Nigeria. J'ai goûté et il était dur. J'ai dit « C'est quoi ça ? Tu nous donnes un caillou à manger ? ». Il m'a dit « Tu as ça et tu n'es pas content ? Tu vois les gens qui sont là ? Ils n'ont pas mangé depuis deux jours ». J'ai répondu « C'est vrai ? Mais qu'est-ce qu'ils font là ? ». Il a répondu « T'inquiète, tu vas voir ».

J'ai mangé et j'ai bu de l'eau. On s'est mis à discuter et il m'a demandé « Ça va, tu te sens bien ? ». J'ai répondu « Ça va un peu, mais pas trop ». Il a essayé de me rassurer « Ça va, tu es avec moi. Ne t'inquiète pas. Il faut pas avoir peur ». J'ai dit « Oui mais je comprends pas. Tu me ramènes là, puis là, puis là ! Tu me dis qu'on va quelque part. On trouve toujours des gens et on repart. Tu n'as pas vu ce qu'a fait le chauffeur dans la tête de l'autre ? ». Michel a répondu « Oui ça arrive. Il ne faut pas penser à ça. C'est déjà passé. T'inquiète, ça va aller ». Nous avons parlé un moment puis il est sorti.



Le nigérian est venu me voir m'a demandé comment je m'appelais puis il m'a dit « Mais tu es petit ! Tu fais quoi là ? Pourquoi tu prends ces routes ? ». J'ai répondu « Quelles routes ? ». Il m'a dit « Tu es trop jeune. C'est très dangereux ce qu'on fait là ». J'ai répondu « Oui mais je viens avec mon grand frère » et il a dit « Ok, c'est ton problème ».

Michel est revenu. Il n'avait pas vu que j'avais parlé avec le nigérian. Je lui ai expliqué ce qu'il m'avait dit et il est allé le voir. Michel lui a dit « Pourquoi tu lui parles de ça ? ». J'ai commencé à avoir très peur. Je me suis dit qu'il me cachait quelque chose, qu'il allait peut-être me tuer. Je lui ai dit « Si tu vas me tuer, tu me le dis maintenant, comme ça je sais que je vais mourir et c'est tout. Tu me le dis directement parce

qu'il y a quelque chose que tu caches là ». Il m'a crié dessus « Je ne te cache rien ! Ferme-la toi aussi ! Tu poses trop de questions ! Je t'ai ramené au Niger avec moi ! Je t'ai donné à manger ! Jusqu'à maintenant tu me fais pas confiance ? Casse-toi ! Va te faire foutre ! ». A ce moment, j'ai eu mal ! Il ne m'avait jamais parlé de cette façon.

Je suis parti dans un coin et je n'ai plus rien dit. Je regardais le monde qui passait. Michel est venu et il a dit « Désolé, tu m'as fait trop parler mais tu me fais pas confiance. Je t'ai pris comme un grand frère et encore tu doutes de moi ? Désolé je sais que je t'ai mal parlé aujourd'hui mais ça arrive ». J'avais peur alors j'ai juste répondu « Ok merci ». Je ne voulais plus parler.

Nous sommes restés sans rien dire et il m'a dit « Si tu veux dormir, c'est maintenant parce que cette nuit on va partir encore ». Dans ma tête, j'ai pensé « Cette fois c'est la mort » parce que je ne lui faisais plus confiance. J'avais très peur. Je me disais qu'il me cachait quelque chose. Je suis allé voir le nigérian discrètement pour savoir ce que Michel ne voulait pas me dire. Le nigérian me disait « Non, il y a rien. C'est juste un voyage. C'est rien ». Ce n'était pas la vérité. Je savais que ce n'était pas vrai, que Michel lui avait dit de ne rien me dire mais je ne pouvais pas le forcer à me parler.

Je suis resté sans rien faire et la nuit commençait à tomber. Michel m'a dit de préparer mes affaires. Cela a été le pire moment. Nous sommes sortis et j'ai vu la mer qui était juste derrière la maison ! Je n'avais pas pu m'en rendre compte comme il n'y avait pas de fenêtres. Des personnes ont ramené des choses qui se gonflaient pour devenir un genre de bateau. C'était très dangereux. Ce n'était pas vraiment un bateau. Je ne sais pas comment cela s'appelle mais ce n'était pas bon. C'était comme un ballon. Au touché, cela se voyait que c'était très fin.

Ils ont dit aux gens « Allez ! Allez ! Allez ! ». Les gens montaient sur l'espèce de bateau et Michel m'a dit « Wisdom viens ! ». J'avais peur. Je ne voulais pas, alors cette fois il m'a menacé avec la force. Il m'a attrapé et m'a dit « Ferme ta gueule. Tu ne parles plus, hein ! Si tu parles, je te jette à l'eau ! ». J'ai répondu « Laisse-moi tranquille ! » et il m'a giflé. Il m'a fait très mal et il me faisait peur. Je n'ai plus rien dit. Nous sommes montés. Michel m'a pris comme un bébé. J'étais assis dos à lui. Il y avait beaucoup de monde. Ils ont démarré le moteur et nous sommes partis.

Proche de nous, il y avait une fille nigériane qui s'est mise à prier. J'étais content qu'elle parlait ma langue. Je l'ai saluée et elle m'a répondu « Bonjour, ça va ? ». J'ai dit « Oui ça va ». Elle a dit « Tu t'appelles comment ? ». J'ai dit « Je m'appelle Wisdom et toi ? ». Elle a dit « Je m'appelle Blessing ». Michel ne comprenait pas notre langue, il me regardait, puis il regardait la fille avec des yeux soupçonneux. Il nous a dit « Qu'est-ce que vous vous racontez tous les deux ? Je te connais pas. Je sais pas d'où tu viens. Arrête de parler avec mon petit frère ». La fille n'a plus rien dit et j'avais très peur parce que Michel ne voulait même plus que je parle avec les gens et utilisait même la force. J'étais comme prisonnier.



Nous sommes restés dans le bateau. C'était la nuit puis le soleil s'est levé. On ne voyait que de la mer. C'était très effrayant. Nous avons continué la journée puis il y a eu des vagues qui nous balançaient. A l'arrière du bateau, deux hommes sont tombés. Ils se sont noyés. Tout le monde s'est mis à crier. Tous ceux qui étaient sur les bords ont voulu aller au milieu pour ne pas tomber. C'était la panique, comme s'il y avait une bagarre. Celui qui conduisait a dit « Arrêtez ! Si tout le monde va au milieu, on va tous tomber ! ». Il parlait en créole mais pas celui du Nigéria. Le créole nigérian, c'est de l'anglais mélangé avec les langues du Nigéria. Le Ghana, le Libéria, la Côte d'Ivoire ou l'Ouganda ont aussi leur créole.

J'avais peur et je disais que l'on allait tous mourir. Michel me disait d'arrêter et je le tapais. Je me disais que tout le monde allait mourir alors je ne le laissais plus contrôler. Michel m'a giflé ! Il m'a dit « Toi, quelqu'un qui te fait du bien, tu utilises la force contre lui ? ». Il a commencé à me taper dessus et les gens ont commencé à crier « Arrête, tu vas tuer le petit ou quoi ? Laisse-le ! Tu es fou ou quoi ? Pourquoi tu le maltraites comme ça ? ». Michel a dit « Vous tous, vous vous taisez ! Je sais ce que je fais ! ». Michel voulait que sa voix soit la plus forte. Tout le monde était contre lui. Il y a un homme qui avait très peur sur le bateau et qui criait « Calmez-vous, c'est pas une solution ça ! ».

Même pas deux minutes plus tard, on a vu des petits bateaux, meilleurs que le nôtre. C'était les blancs. Ils ont parlé en anglais et j'ai compris directement. Ils ont dit « *Calm down. We are here to help you. Please don't rush. You need to wait a little bit, a moment* ». Une fille a ensuite parlé en français, alors je ne comprenais pas. Elle a recommencé à parler en anglais « *Do you have child ? A baby ?* ». J'ai dit « Oui moi je suis petit ! ». Elle m'a dit « Tu es avec qui toi ? ». J'ai dit « Je suis avec mon grand frère ». Elle a dit « Ok ça va, vous venez vous deux ». Ils m'ont attrapé pour me mettre dans leur petit bateau. Ils ont pris les autres personnes et nous nous sommes déplacés encore un moment pour arriver à un grand bateau.

Sur ce bateau, il y avait un médecin. Il m'a dit « *You speak English ?* » et m'a demandé si j'avais mal quelque part, si j'arrivais à respirer. J'ai répondu que j'allais bien. Il m'a examiné et m'a dit « Alors, ça va, tu restes avec ton grand frère ». Il m'a donné à manger. C'était un truc bizarre que je n'avais jamais mangé avant. J'ai goûté mais je n'ai pas aimé, alors j'ai laissé.

Michel était content. Il m'a dit « *Wisdom ça va aller ! Je sais que je t'ai fait mal mais c'était pour le bien de toi et moi. Désolé, ça arrive* ». J'ai répondu « Ça va ». J'étais en colère contre lui parce qu'il m'avait beaucoup giflé. Quand il m'a frappé au visage, c'était comme s'il se battait avec quelqu'un de son âge. Il avait utilisé la force pour que je me taise, comme si j'étais prisonnier. Maintenant, il essayait de s'excuser et je ne disais rien. Je le regardais seulement.

A bord du gros bateau, il y avait des gens que je n'avais jamais vus. À un moment, les lumières de l'Italie étaient visibles. Tout le monde était content, comme s'il y avait une fête. Il y a un blanc qui a pris sa guitare et il s'est mis à faire du reggae.

Tout le monde dansait. C'était fou ! Le mec avec la guitare commençait à me parler et il me posait des questions. J'étais avec Michel et nous nous sommes éloignés sur le haut du bateau où il y n'avait pas grand monde. Michel essayait encore de s'excuser « *J'ai fait ça pour le bien de toi et moi. Maintenant la vie ne sera pas trop dure* ». Je ne disais toujours rien. Je faisais juste « Hum hum hum » avec ma bouche. Cela lui faisait mal parce que maintenant, il regrettait de m'avoir giflé.



Nous sommes arrivés dans un port. Il y avait marqué *Red Cross Italian department*, alors j'ai su directement que nous étions en Italie. Les gens de la Croix Rouge sont venus pour nous donner des médicaments, des masques. Ils disaient « Ça va, vous allez bien ? Vous avez mal quelque part ? ». J'ai dit « Oui tout va bien ». Il y avait un sénégalais de la Croix Rouge qui est venu. Au début, je ne comprenais pas, alors il m'a parlé en anglais un peu mélangé. Il ne savait pas bien parler mais il essayait de parler avec moi. Il m'a dit « *Toi country ?* ». J'ai compris directement et j'ai dit « Nigéria ». Il a dit « *Ah Nigéria ! Me, Sénégal* ». Il a essayé de bien s'occuper de moi et après il m'a donné des gâteaux.

Passage par un lieu de protection

Ensuite, ils nous ont demandé notre âge à chacun. J'ai dit « 16 ans » puis on m'a dit « Ok, viens par là alors ». J'ai été séparé de Michel. Il me regardait et il m'a dit « Au revoir ». Dans ma tête, je me suis dit « Il va où là ? ». J'ai eu peur. Il y a quelque chose qui s'est passé dans mon corps, dans ma tête, mais ça allait. Dans mon groupe, il y avait un Gambien de mon âge. Ce n'est que maintenant que je comprends que les enfants ont été séparés des adultes.

Nous étions un groupe de jeunes. Une dame est arrivée et nous a parlé « Ça va ? Vous allez bien ? Vous aimez le foot ? ». J'ai répondu « Oui on aime le foot ! ». Elle parlait en anglais. A ce moment, j'ai compris qu'il était vraiment important de parler

anglais. Je n'avais pas vraiment de difficulté avec la langue, alors que certains francophones comprenaient difficilement. La femme a dit « Je viens de Milano. Vous connaissez ? ». Au Nigéria, je regardais le foot donc je connaissais. Il semblait qu'elle était venue pour répandre du bonheur. Tout le monde s'est mis à rigoler. La fille s'appelait Maddalena. Quelqu'un aussi est venu avec sa guitare et nous avons chanté. C'était un bon moment. Nous étions arrivés le matin avec le bateau et nous sommes restés jusqu'au soir.

À un moment, nous avons été rassemblés et mis dans un bus. Nous sommes partis du port pour aller dans un foyer, en Sicile. On m'a mis dans une chambre avec un autre garçon. Nous ne parlions pas la même langue, alors nous communiquions par des gestes. Maddalena est venue nous dire d'aller prendre une douche et nous a informé de l'heure du repas.

Je suis allé prendre la douche. Mes vêtements étaient sales et Maddalena m'a donné un short avec un tee-shirt. Je suis rentré dans ma chambre et j'ai dormi. Dans ma tête, il y avait plein de choses. J'étais quand même un peu content parce que je voyais du monde mais il n'y avait plus Michel. Il était parti. Il m'avait fait du mal vers la fin mais, franchement, il m'avait aussi beaucoup aidé. Il m'avait donné à manger, des choses comme ça. Aussi je pensais à ma famille. Maddalena est rentrée dans ma chambre et elle a dit « Oui j'ai compris. Je sais que tu es en train de réfléchir mais c'est rien. Viens, on va manger. Faut pas rester tout seul dans ta chambre. Viens, on discute ».

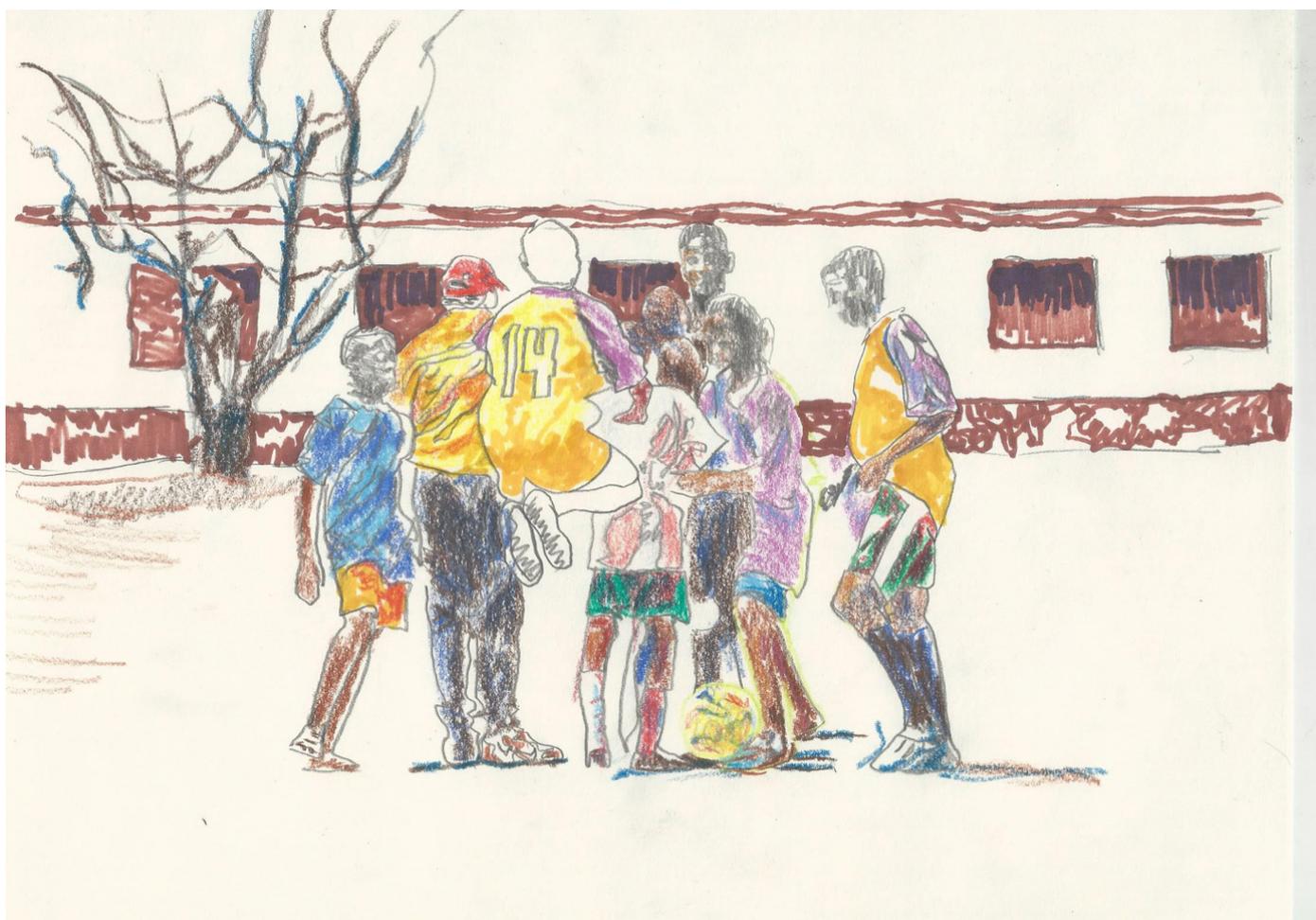
Nous sommes allés manger. C'étaient des pâtes. Il y avait aussi du pain qui était dur et que je n'ai pas mangé. Le soir, ils ont commencé à nous donner des règles ; ce qu'il fallait faire ou ne pas faire. Il ne fallait pas se bagarrer. Par exemple, si quelqu'un te frappait ou qu'il y avait un problème, il fallait aller voir un adulte. Il y avait une dame qui parlait en arabe et Maddalena parlait en anglais. Maddalena s'occupait du groupe de jeunes qui parlaient anglais. Certains aussi ne parlaient ni anglais, ni français, ni arabe. Par exemple au Mali, ils parlent bambara et le français est leur langue officielle mais tous ne le parlent pas. Je sais qu'il y a certains pays francophones qui parlent mieux le français que d'autres. Au Mali, ils aiment beaucoup parler en Bambara. C'est ce que j'ai appris avec d'autres jeunes du foyer Calendal à Marseille.

Le lendemain, ils nous ont montré un terrain de foot juste à côté de la maison. J'étais content parce que j'aime beaucoup le foot. Maddalena a dit « *Oh, good !* Tu joues bien toi » ! Je l'ai remercié. Franchement, Maddalena était gentille. Le soir, une professeure est venue. C'était comme le FLE [Français Langue Étrangère] mais pour l'italien. J'étais perdu ! Elle parlait aussi l'anglais et le français. Je l'écoutais mais rien ne rentrait dans ma tête. J'ai juste demandé quelque chose à la professeure « Moi et lui on a la même peau, la même couleur. Comment on dit ça en Italien ? ». Elle a dit « Déjà, pour 'nous avons' on dit '*noi abbiamo*'. 'La même' '*lo stesso*'. 'Couleur' '*colore*' ». Aujourd'hui encore, je l'ai toujours dans ma tête. « *Noi abbiamo lo stesso colore !* » Le français ressemble un peu à l'italien. Mis à part cela, j'ai presque tout oublié.

Plus tard, de nouveaux jeunes sont arrivés dans le foyer. Ce jour-là, j'ai joué au baby-foot pour la première fois. J'étais nul ! Personne ne voulait me prendre avec lui ! Au foyer en Italie, ce n'était pas comme ici (à Marseille) parce que le baby-foot était toujours occupé, donc tu n'avais pas le temps d'être tranquille pour apprendre, mais j'aimais trop y jouer. Un soir, nous avons regardé le match de foot Real Madrid contre le Barça. Il y avait du monde. J'étais pour le Real Madrid. Ils ont marqué et j'étais content !

Dans ce foyer, en Italie, je n'ai pas raconté mon histoire. Ils ne m'ont pas demandé. À part, une fois, un Ghanéen est venu. Je pense qu'il était interprète. Nous étions beaucoup de jeunes et il demandait à chacun. Nous avons parlé de nos histoires, mais c'était vite fait, pas sérieux. Ils ne m'ont pas posé la question si j'étais venu avec quelqu'un et je ne l'ai pas dit.

Un jour, ils ont encore ramené des jeunes. Ils étaient sept dont un Ivoirien avec lequel je m'entendais bien. Le jour de son arrivée nous avons joué au foot ensemble et il m'a dit « Tu es bon toi ! ». Je lui ai répondu « Toi, tu es bon aussi ! ». Nous avons été très amis tout de suite. Il s'appelait Alpha. Si j'étais sans lui, c'était dur pour moi et s'il était sans moi, c'était dur pour lui. Nous ne parlions pas la même langue, alors nous utilisions des mots simples. Alpha avait été transféré d'un autre foyer. Il m'avait expliqué que beaucoup de choses n'allaient pas dans ce foyer.



Il avait un téléphone. Je lui ai demandé « Comment tu as fait pour avoir un téléphone ? ». Il a répondu « C'est ma famille qui m'a envoyé l'argent ». Quand il m'a dit qu'il venait de Côte d'Ivoire, je me suis mis à chanter une chanson de là-bas et nous avons beaucoup dansé. Nous étions très amis alors que nous ne pouvions pas parler facilement.

Alpha m'avait appris des mots. Parfois, il me montrait des messages de sa famille en français mais je ne comprenais pas, sauf les mots similaires à l'anglais. Les deux écritures se ressemblent parfois mais la prononciation n'a rien à voir, alors il riait beaucoup quand j'essayais de lire. Alpha parlait aussi le nouchi qui est un créole qui mélange le français et certaines langues de Côte-Ivoire.

J'étais devenu ami avec Alpha grâce au foot. Les autres jeunes n'acceptaient même plus de nous laisser jouer ensemble parce que nous gagnions à chaque fois. Alpha était bon et pour moi-même, je ne peux pas le dire parce que mon père me disait que c'est aux autres de remarquer lorsque l'on est doué dans un domaine, mais enfin je ne suis pas mal. Si quelqu'un me demande, je ne dis pas que je suis bon mais je dis que je ne suis pas trop mal. C'est la bonne façon de dire les choses.

Je me sentais bien dans ce foyer. Un jour, le directeur est arrivé. Il faisait des blagues nulles mais on rigolait. Il essayait juste de communiquer avec nous. Il a acheté du café à tout le monde. Je ne comprenais pas ce qu'il y avait écrit sur la machine parce que tout était en italien. Je voyais que les gens mettaient 50 centimes et appuyaient toujours sur le premier bouton, alors j'ai essayé de faire pareil. J'ai goûté et j'ai dit « Mais comment vous pouvez boire ça ? ». C'était dégueulasse ! Toute ma bouche était gâchée ! J'ai fait goûter à Alpha et il m'a dit « Tu n'as pas mis de sucre dedans ! Ça va, je t'en achète un autre ». J'ai répondu « Non, même avec du sucre je ne veux pas. Il n'y a pas de chocolat au lait ? ». J'ai essayé et cette fois j'ai beaucoup aimé. J'ai dépensé les deux euros que j'avais dans la machine. Avec Alpha, je ne parlais presque pas. Nous communiquions par des gestes et je ne sais pas comment nous arrivions à nous comprendre si bien. Même, lorsque je me sentais mal, avec lui ça allait. J'avais l'impression de le connaître depuis longtemps.

Emprise

Alpha me prêtait même son téléphone. Je l'utilisais pour faire des jeux. Je m'étais aussi connecté sur Facebook. J'avais un compte depuis que je vivais au Nigeria. Sur Facebook, j'ai marqué « Michel » et j'ai vu sa photo ! J'ai envoyé un message mais comme il n'allait pas savoir que c'était moi, j'ai demandé à Alpha de me prendre en photo pour lui envoyer. J'étais très content et j'ai envoyé beaucoup de messages. Plus tard dans la soirée, je n'avais toujours aucune réponse. J'avais été très content de trouver son profil, puis tout était gâché parce qu'il ne voyait pas mes messages. Je m'étais dit « C'est fini moi et Michel ».

Trois jours plus tard, j'ai demandé à Alpha de me prêter à nouveau son téléphone

pour que je puisse me connecter. Il a un peu râlé mais il me l'a quand même laissé. J'ai vu que Michel avait répondu à mon message « Eh petit ! Tu vas bien ? Tu es dans quelle ville ? ». J'étais content ! J'ai répondu que je ne connaissais pas le nom de la ville mais que j'étais en Sicile.

Un des soirs suivants, il y avait le match Manchester United contre Manchester City. Alpha m'avait à nouveau laissé son téléphone. J'ai vu que Michel était connecté. Nous avons pu nous parler au téléphone. Nous avons discuté et rigolé tous les deux. Il m'a encore demandé dans quelle ville j'étais. J'ai posé la question à Maddalena qui m'a dit « On est en Sicile ». J'ai répondu « Oui mais où en Sicile ? ». Elle m'a dit d'attendre parce qu'elle était occupée. J'ai demandé à Michel où il habitait et il m'a dit qu'il était à Palerme. J'ai demandé à Maddalena « C'est où Palerme ? ». Elle a dit « C'est la capitale de la Sicile. C'est proche ». Alors, j'ai dit à Michel que je n'étais pas loin. Il m'a dit « Mais tu es où ? ». J'ai répondu « Maddalena va me le dire ». Nous avons continué à parler. Il m'a demandé si j'avais des nouvelles de ma famille. J'ai dit « Non, toujours pas ». Il m'a répondu « Je sais que c'est triste mais tu es un homme. La vie c'est comme ça mais il faut quand même continuer à se débrouiller. Ne lâche rien ». J'ai dit « Ah merci grand frère ».

Ce soir-là, j'étais content. Alpha l'a remarqué et m'a dit « Tu as quoi ce soir toi ? Tu as trouvé une fille ? ». J'ai dit « Mais non, tu parles de filles toi ! J'ai trouvé mon grand frère ! ». Il m'a demandé « Tu as un frère ? ». J'ai répondu « Oui, il est en Italie ». Il a répondu « Ah, il est en Italie ? C'est bien pour toi ! ». J'ai répondu « Oui on est venu ensemble ».

Maddalena m'a écrit l'adresse du foyer. J'étais dans une petite ville appelée Augusta. Je lui ai dit que mon grand frère allait me rendre visite. Elle m'a dit « Ah, tu as un grand frère. C'est bien ! ».

Michel a dit qu'il viendrait me rendre visite, qu'il aimerait bien que l'on se revoie. Je lui avais répondu « Oui, ce serait sympa. C'est cool ». Il disait qu'il ne savait pas encore quel jour parce qu'il devait d'abord gagner un peu d'argent. Ce jour-là, il avait pris le numéro de téléphone d'Alpha pour pouvoir m'appeler facilement.

Je voulais avoir mon propre téléphone et j'ai demandé à Maddalena comment je pouvais faire. Elle m'a dit « Tu prends sur ton argent de poche. On te donne 10 euros ». J'avais pu acheter un téléphone simple, avec lequel il n'est pas possible d'utiliser internet. J'avais utilisé une carte sim gratuite. Michel pouvait m'appeler directement. Ce qui était plus simple que de toujours devoir emprunter le téléphone d'Alpha. Lorsque j'ai averti Michel que j'avais un téléphone, il m'a envoyé un message et m'a dit « Wisdom ça va bien ? Je viens aujourd'hui ou demain soir pour te rendre visite ». J'ai répondu « Ok ça va, je t'attends ». J'ai dit à Maddalena « Il y a mon grand frère qui vient ». Elle m'a dit « Ah, c'est bien Wisdom. C'est sympa ! Je vais connaître ton grand frère ». Michel est venu le lendemain en arrivant par la gare routière. Je connaissais déjà un peu la ville parce que je me baladais souvent avec Alpha.

J'ai dit à Alpha « Viens on va chercher mon grand frère ». J'étais très content. Je n'arrivais pas à croire que je pouvais revoir Michel. Il ne voulait pas venir dans notre foyer mais c'était déjà bien de pouvoir parler. Il est arrivé et nous avons marché dans la ville en discutant. Il m'a acheté un tee-shirt et des biscuits. Il avait déjà acheté le ticket pour rentrer chez lui. Lorsqu'il est parti, Alpha m'a dit « Ton grand frère, il est bien ! ».

J'étais bien dans ce foyer mais c'était fini. Je pense que j'y suis resté entre trois semaines et un mois. Le soir j'ai envoyé un message à Michel pour dire « Salut, ça va bien ? ». Il m'a répondu « Wisdom, je te propose un truc. Bref, je te le dis directement, l'Italie c'est pas bien. Qu'est-ce que tu en penses ? On va en France. C'est mieux là-bas ». J'ai répondu « Moi je suis bien là. J'ai des amis, des potes ». Il a insisté en critiquant l'Italie « Non, tu peux pas comprendre. L'Italie c'est pourri ». J'ai répondu « Non, franchement je suis bien. J'ai déjà créé du lien avec des gens et puis avec Alpha ». Il a dit « Non Wisdom, je sais ce que je dis. J'ai des amis qui habitent en France ». J'ai juste dit « Ok ça va » pour répondre quelque chose.

Le lendemain, Michel m'a encore écrit « C'est vrai Wisdom, je suis sérieux. Qu'est-ce que tu en penses ? J'arrive et je viens te chercher, maintenant que je sais où tu habites ». Je n'en avais pas parlé à Maddalena parce que je ne savais pas ce qui allait se passer. Je l'avais seulement dit à Alpha qui m'avait dit « Non, c'est pas vrai, la France c'est pas bon ». Il m'avait expliqué qu'il avait un ami en France et que ce n'était pas bon. Alpha essayait de me retenir. J'ai lui ai dit « Oui mais mon grand frère, je l'aime et il va partir en me laissant ».

La nuit suivante, j'ai réfléchi à ce que j'allais faire, puis j'ai téléphoné à Michel en lui disant « Ok ça va, on part quand ? Et comment je vais faire ? Je dis quoi à Maddalena ? ». Il m'a répondu « Non, tu ne dis rien à personne ! Est-ce que tu l'as déjà dit à quelqu'un ? ». J'en avais parlé à Alpha mais je lui ai dit que je ne l'avais dit à personne. Il m'a répondu « Ah c'est bien ! Ne le dis à personne ! Il faut garder ta bouche fermée. Dans quelques jours, je viens et je te récupère ». Depuis ce jour, je n'en ai même plus parlé à Alpha.

Michel m'a donné rendez-vous à la gare routière. Alpha m'avait vu sortir et il m'a demandé « Tu vas où ? ». J'ai dit « Je vais me balader un peu ». Il voulait venir avec moi alors je lui ai dit « Non, j'ai pas envie. Je vais juste acheter quelque chose et je reviens ».

Nouvelle rupture amicale et de langue

Michel est arrivé en bus. Il a répété « Est-ce que tu l'as dit à quelqu'un ? ». J'ai dit « Non » et il m'a répondu « Ah, c'est bien ça ! ». Nous avons pris le bus pour aller à Palerme. Lorsque nous sommes arrivés, j'ai dit à Michel « Mais tu n'habites pas dans un foyer ? ». Il m'a répondu « Non je suis avec mon ami ». Lui aussi était nigérian. Il avait un petit studio. Michel avait dû beaucoup lui parler de moi parce

que dès qu'il m'a vu, il a dit « Wisdom, ça va toi ? ». Il m'a donné à manger et m'a dit de ne pas m'inquiéter, que ça allait bien se passer. Il m'a dit qu'il était au courant que j'avais perdu ma famille. J'ai répondu que je préférais ne pas en parler parce que cela me faisait de la peine d'y penser. Ce jour-là, l'ami de Michel m'a emmené à Palerme pour m'acheter des vêtements et des chaussures. Il m'a aussi acheté une glace. J'étais content.

Alpha m'a téléphoné pour me demander où j'étais parce que tout le monde me cherchait au foyer. Il avait passé son téléphone à Maddalena. Elle m'a dit « Wisdom, tu es où ? ». Je lui ai dit que j'étais avec mon grand frère. Elle m'a dit « Mais tu fais quoi là ? Il va faire nuit. Il faut que tu rentres ». Je lui ai dit que j'allais bientôt rentrer et elle a répondu « Ok ça va mais fais vite quand même. Tout le monde s'inquiète pour toi ». J'ai dit « Ok ça va » et j'ai raccroché.

Michel m'avait vu téléphoner et il m'a dit « Ton numéro et ta puce, jette ça ». J'ai dit « Pourquoi ? ». Il m'a répondu « Tu jettes ça, c'est pas bon. Je vais t'en acheter un autre ». Il a pris le téléphone et l'a jeté. Ensuite, il m'en a acheté un autre avec un nouveau numéro. Je n'avais même pas le numéro d'Alpha dans ma tête. Peut-être qu'il a essayé de m'appeler, mais c'était mort. Aujourd'hui, je ne sais pas ce qu'il est devenu. J'ai essayé de le rechercher sur Facebook mais je ne l'ai jamais retrouvé.

À Palerme, nous ne sommes pas restés longtemps. Un soir, Michel, son ami et moi avons pris la route pour la France. Nous avons pris le bus de Palerme jusqu'à Napoli, un deuxième jusqu'à Rome, puis un dernier pour Genova. Ensuite, c'était dangereux. Nous n'avions pas d'endroit pour dormir, alors nous avons continués jusqu'à arriver à un grand pont pour le train. Il y avait déjà d'autres personnes qui dormaient sous ce pont, des Soudanais et des gens d'autres pays. L'ami de Michel connaissait bien la route pour la France. Il devait sûrement faire des allers-retours. Il me disait que la France n'était pas loin, qu'il fallait marcher pour aller à Vintimille, juste à côté. Il me montrait une petite montagne en me disant « Tu vois là ? Tu montes sur la montagne et tu es déjà en France. On attend la nuit et on part ».

Nous sommes allés acheter à manger et nous avons attendu jusqu'à la nuit. J'étais pressé parce que je ne voulais pas rester sous le pont. Dans la soirée, des Nigériens sont arrivés et l'un d'eux avait mis une enceinte pour mettre de la musique. Un Soudanais est venu le voir pour lui demander s'il avait du cannabis. Le Nigérien a répondu qu'il n'en avait pas alors qu'il le tenait dans sa main. Le soudanais l'a mal pris et il l'a insulté en italien « Vaffanculo! ». Le Nigérien s'est mis à lui crier dessus, à l'insulter et il l'a frappé. Il a créé un gros problème parce que tous les autres soudanais sont arrivés avec des couteaux et des pierres. Nous sommes tous partis en courant dans la forêt et Michel m'a laissé. Il y avait de la végétation qui piquait et j'ai été blessé partout. J'avais du sang qui coulait.

J'ai couru jusqu'à une rue et j'ai vu Michel qui arrivait devant moi. Il m'a attrapé par la main. J'étais fatigué parce que j'avais mal au pied. En me tirant par la main, Michel m'a fait courir plus vite que je ne le pouvais et j'ai eu très mal. J'avais encore mal lorsque je suis arrivé au foyer à Marseille.

Nous nous sommes retrouvés tous les quatre : Michel, son ami, le Nigérian qui avait déclenché la bagarre et moi. Nous étions toujours sous ce même pont, mais un peu loin du niveau où avait eu lieu la bagarre. Il n'y avait personne, alors nous y sommes restés cachés pour la nuit. Michel m'a demandé « Ça va, tu vas bien ? ». Il avait vu le sang et les piquants des arbustes qui étaient encore plantés dans mon pied. Il me les a enlevés. Ça faisait très mal. Michel m'a dit « T'inquiète pas, on va partir en France demain. C'est trop tard pour aujourd'hui ». Le lendemain matin, nous sommes allés chercher de la nourriture à un magasin à côté. Nous avons croisé par hasard les Soudanais au supermarché. Ils nous ont regardés mais n'ont rien fait. Nous avons peur d'eux, alors nous regardions souvent autour de nous. Nous étions revenus au même endroit pour passer la journée. Le nigérian avait encore mis la musique. Ils ont dit que nous allions repartir cette nuit, alors que j'avais du mal à marcher. Je boîtais.

Au moment de partir, l'ami de Michel a dit que c'était comme la scène finale d'un film « Lâche rien. Tu fais comme si on était des militaires et c'est bon. C'est fini ». Nous avons marché à pied dans de très longs tunnels. J'étais épuisé et j'ai dit « Soit on s'arrête un peu, soit je ne peux plus ». Le nigérian avec l'enceinte a dit « Eh ouais, tu casses la tête. Tu vois où tu es maintenant ? Tu veux que les policiers te retrouvent là ? Allez c'est bon ! ». Je n'avais pas le choix. Même en ayant très mal, j'ai marché avec eux pendant peut-être deux heures de plus pour aller jusqu'à la frontière. Il y avait un panneau sur lequel était marqué « France » avec une flèche pour montrer la direction. Nous avons marché dans l'obscurité. Il y avait seulement les lumières d'une ville au loin.

Au bout d'un moment à marcher, nous sommes arrivés en France dans une ville avec un port. Cela se remarquait que ce n'était pas le même pays. L'éclairage public était différent. D'un coup, nous avons vu la police dans la rue. L'ami de Michel a dit « Vous dites rien ! ». Nous nous sommes cachés derrière un escalier. Les policiers ne nous ont pas vus. Nous avons ensuite monté l'escalier jusqu'en haut et une nouvelle fois, nous sommes tombés sur deux soudanais du groupe avec lequel il y avait eu les problèmes. Le nigérian qui avait l'enceinte leur a dit « Qu'est-ce que vous faites maintenant si on vous frappe ? Maintenant on peut se battre un contre un si vous voulez ! ». Il était fou ! Maintenant que les Soudanais étaient seulement deux, il les provoquait alors que dans la nuit, face à tout le groupe, il avait couru pour fuir. Michel a dit « Toi, tu es fou ! Tu vas créer des problèmes ici encore ? Les policiers vont venir ! ». Les Soudanais ne comprenaient pas mais ils se sont quand même sentis agressés. Ils essayaient de communiquer avec nous. Sans parler leur langue, je comprenais qu'ils essayaient de dire qu'ils n'avaient rien fait, qu'ils étaient innocents. La situation s'est calmée et nous sommes partis.

Plus tard dans la soirée, un monsieur était assis sur un banc au bord de la mer. Il n'arrêtait pas de nous regarder. Michel a dit « On est dans la merde là ! ». L'homme avait certainement appelé la police parce quelques instants après, nous avons entendu des sirènes. Nous nous sommes séparés, sauf Michel qui est resté avec moi. Il s'est jeté sur moi pour que l'on se cache dans les rochers d'une digue qu'il y avait à côté. Les policiers sont arrivés très proche de nous. Ils nous ont cherchés avec

leurs torches et l'un d'eux a éclairé Michel. Je pensais qu'ils allaient nous emmener. Même Michel m'a dit « C'est bon. C'est fini Wisdom » et puis le policier n'a finalement rien fait. Je n'ai rien compris. Il n'y a aucun doute que le policier a vu Michel. Il a pointé sa torche sur son visage pendant plusieurs secondes.

Michel a dit « Il faut qu'on se déplace vite fait ». Il m'a porté sur son dos parce que je n'arrivais plus à marcher. Nous sommes arrivés à un port. Il y avait des gens et de la musique. Des personnes chantaient. Les policiers ne s'éloignaient pas de nous. À ce moment, les policiers étaient devant nous et se retournaient pour nous regarder. Ils se demandaient si nous étions les personnes recherchées. Michel faisait semblant de me parler comme si de rien n'était. À un moment, nous sommes rentrés dans un restaurant et les policiers sont revenus très vite vers nous, mais ils sont juste passés devant sans rien faire. Après quelques minutes, nous sommes ressortis. Michel a vu une caméra de surveillance dans la rue et il m'a dit « Regarde il y a une caméra ! On est dans la merde ! » J'ai rigolé !

Nous avons fait attention de ne pas nous faire prendre jusqu'à ce qu'il fasse presque jour. Il devait être autour de 6 heures du matin. Michel a vu une dame dans la rue et lui a parlé en français pour demander la direction de la gare. Je ne comprenais rien du français et je ne savais pas comment Michel l'avait appris. Il connaissait beaucoup de langues : le français, l'haoussa, l'igbo, le créole et l'anglais. Même au Niger, ce n'est pas simple d'y apprendre le français. Comme je ne comprenais pas le français à ce moment-là, je ne sais pas s'il le parlait parfaitement ou pas.

Nous avons trouvé la gare et Michel a dit que nous prendrions le premier train qui allait un peu plus loin en France. Des policiers sont encore passés et il a dit « Mais qu'est-ce qu'il y a aujourd'hui ? C'est la guerre ! ». Je me demandais s'ils nous cherchaient ou s'ils faisaient juste des tours de sécurité.

Arrivée à Marseille sans l'accueil attendu

Nous sommes montés dans le premier train. Il était à destination de Marseille Saint Charles. Il n'y avait pas beaucoup de voyageurs. Michel m'a dit « Si tu vois des contrôleurs, tu te caches dans les toilettes ». Finalement, il n'y a pas eu de contrôles et nous sommes arrivés à Marseille vers 9h30. Je me souviens que c'était un dimanche.

À la gare, j'étais sale et les gens nous regardaient bizarrement. On aurait dit que je m'étais échappé d'un hôpital pour les fous. Nous avons pris la sortie qui va en direction du quartier de « Cinq avenue » et nous avons attendu là-bas. Au bout d'un moment j'ai posé la question à Michel « Bon, on est en France mais qu'est-ce qu'on fait maintenant ? ». J'étais bien en Italie avec Alpha et nous étions partis pour traverser toutes ces misères, comme les problèmes avec les Soudanais. Aussi, j'avais mal au pied ! Je marchais doucement et cela commençait à enfler. Michel m'a répondu « Toi tu es fou ! Est-ce que tu me laisses réfléchir ou pas ? ». Je lui ai dit « Ok ça va,

c'est toi le boss. Fais comme tu veux ». Il m'a crié dessus « Ah, tu me manques de respect ! ». Les gens autour nous regardaient. Je n'ai plus rien dit.

Michel a pris son téléphone et il a appelé un ami à lui de Marseille. Vingt minutes plus tard, il est arrivé. Il a emmené du pain et du coca puis il est parti. Michel n'était pas content parce qu'il pensait que l'on allait pouvoir aller chez quelqu'un mais il y avait un problème. Nous sommes restés à côté de la gare pendant longtemps. D'autres de ses amis sont passés pendant ce temps que nous attendions. Nous avons dormi sur place. Je ne comprenais pas ce que l'on faisait ici parce que j'étais bien en Italie. J'avais des amis et nous étions contents.

Le lendemain, nous sommes encore restés à attendre et Michel a dit « T'inquiète pas, je vais t'emmener quelque part demain, ils vont te trouver une maison ». Le mardi, nous sommes allés vers Colbert dans ce qui semblait être une association qui aide les gens¹. Son ami qui nous avait apporté du pain et du coca est revenu et il nous a accompagné. Michel m'a dit que c'étaient des gens qui allaient prendre soin de moi, que cela allait me permettre de ne pas rester dans la rue, d'aller à l'école. Il a dit que ça allait être pareil que lorsque j'étais en Italie. En arrivant, les personnes de l'association ont dit qu'il était trop tard pour aujourd'hui, alors nous avons trainé avec Michel. Le soir, nous sommes allés dormir une troisième nuit à la gare Saint Charles.

Un regard aiguisé et une heureuse disparition

Tôt le lendemain matin, nous sommes retournés à l'association. Il n'y avait pas beaucoup de monde. Nous étions dans la file d'attente et une dame est venue directement me voir, sans attendre que ce soit notre tour. Elle m'a demandé « Tu as quel âge ? ». Je ne comprenais pas le français, alors elle m'a parlé en anglais. J'ai dit que j'avais 16 ans. Elle m'a fait rentrer dans un bureau et m'a demandé d'attendre. Michel m'a dit « Ça va, je t'attends dehors ». Il voulait que ce soit rapide, mais la dame m'a laissé attendre dans une pièce pendant peut-être une heure. Elle sortait souvent pour parler avec ses collègues puis revenait me voir. Peut-être que c'était différent pour les adultes et les enfants. Une autre dame est arrivée et m'a posé des questions « Tu as quel âge ? Tu es de quelle origine ? ». A la fin, elle m'a dit d'attendre et qu'une personne allait venir pour m'emmener quelque part. Elle m'a donné du pain et des choses à manger, puis une vieille dame est arrivée. Elle m'a parlé un peu pour me demander ce que je faisais ici. J'ai juste dit que je voulais dormir. Elle m'a dit « Ok, ça va ». Je suis ressorti avec cette vieille dame qui m'a accompagné à un autre endroit, au boulevard National². Lorsque nous sommes sortis, je n'ai plus vu Michel.

La vieille dame m'a accompagné puis elle est partie en me laissant une lettre que je devais donner à une personne qui s'appelait Delphine³. J'ai attendu longtemps. Il y avait du monde mais je ne parlais pas. Je pensais à Michel. Je me demandais où

¹ Il s'agit de l'association Forum Réfugiés.

² Il s'agit de l'ADDAP 13- Association Départementale pour le Développement des Actions de Prévention.

³ Cheffe de service de l'ADDAP 13.

il était parti. J'ai attendu pendant trois heures. J'ai dormi. Je me suis dit que j'allais rester avec eux au boulevard National. Delphine est enfin arrivée et elle a dit « Tu es là ? Tu fais quoi toi ? ». Elle ne s'était pas rendu compte que j'étais là. J'ai expliqué que l'on m'avait emmené ici et que je ne comprenais pas pourquoi. Delphine a lu la lettre que je lui ai donnée et elle a dit « Ah ça va ! Tu étais là depuis longtemps ? Je me suis même pas rendue compte ! Si j'avais su que tu étais là, je t'aurais pas laissé comme ça ».

Ensuite, elle m'a dit « Tu as mangé ? ». J'ai dit « Non » et elle m'a donné des biscuits avec des boissons. Il y avait aussi un malien avec nous qui parlait en anglais. Delphine m'a dit « On va essayer de te trouver un endroit pour ce soir mais si on ne trouve pas, tu dormiras dans un hôtel ». J'ai répondu « Ok ». Vers 14 heures, on a mangé dans un genre de restaurant avec le malien. Avec Delphine, j'ai beaucoup discuté. Elle me demandait que je lui explique mon histoire, mais pas en détail. Elle m'avait dit qu'elle me rendrait visite prochainement pour que je lui explique plus précisément. Pendant que l'on mangeait, j'ai aussi beaucoup parlé avec le malien. Nous commençons à se faire un peu amis, puis il est parti avec une autre dame et je suis resté seul avec Delphine.

Nous avons pris le métro pour aller vers « Frais-Vallon ». En arrivant dans un bureau, tout le monde a dit « Bonjour, Bonjour ». Delphine m'a dit de m'asseoir. J'ai pris un stylo et j'ai dessiné des trucs de foot. Après elle m'a dit « Ok ça va, il y a quelqu'un qui va venir te chercher pour t'emmener quelque part où tu vas dormir. Ok ? ». J'ai dit « Ok, c'est bon ». J'ai attendu encore trente minutes. Un homme est venu et m'a dit « Wisdom, ça va ? ». J'ai dit « Oui » et il m'a répondu « Maintenant tu vas venir avec moi. Je vais t'emmener quelque part pour dormir ». J'ai dit « Et Delphine ? ». Elle m'a dit « Je ne viens pas mais je te rendrai visite bientôt ». À chaque fois que je me faisais ami avec quelqu'un, je devais le quitter. Je me sentais toujours seul.

Le monsieur m'a montré l'arrêt du métro sur le plan. On y est allé et nous sommes arrivés au foyer Calendal. C'était le soir vers 18 h30. Devant la porte, il y avait un éducateur qui s'appelait Julien. Il m'a dit « Ça va toi ? Quoi de neuf ? ». Le monsieur qui m'avait emmené lui a dit « Il ne parle pas français. Il parle anglais » et Julien a dit « *What's up bro ?* ». C'était pour me faire rire. Il était très drôle. Julien était en train de partir au magasin à côté pour m'acheter une brosse à dents et d'autres trucs. Il m'a donné les affaires à son retour et m'a dit « Tu vas prendre ta douche et après tu viens ici pour manger. On mange à 19h15. Je te montre ta chambre ». Il m'a fait visiter l'étage sur lequel j'étais et il m'a dit « *Ok ? See you later* ».

Je suis allé prendre la douche. Je me suis habillé avec un gros tee-shirt et des habits qu'il m'avait donnés. Ce n'était pas ma taille. Il m'a dit « Dans deux jours, on va t'emmener acheter des vêtements ». Il devait être 19h13 et je suis descendu pour manger. Il y avait un jeune qui est venu me voir « Ah il y a un nouveau ! Tu t'appelles comment ? ». Je ne comprenais pas et Julien a dit « Il ne parle pas français. Il parle anglais », alors le jeune a dit « Ah il parle anglais ? *Your name ?* ». J'ai répondu « Wisdom » et il a dit « Moi Kakoumba ».

J'ai mangé et dès que j'ai fini, je suis allé à la salle télé. Il y avait plusieurs jeunes. J'étais bien mais ils se sont mis à parler et je ne comprenais rien ! Je ne pouvais rien faire et cela m'énervait. Je ne suis même pas resté cinq minutes et je suis parti dans ma chambre. Julien est venu taper à ma porte « Ça va ? Tu as bien mangé ? Tu as aimé ? ». J'ai dit « Oui ». Il m'a dit « Tu veux pas venir avec nous en bas ? ». J'ai dit « Non ça va ». Il m'a répondu « Ok tu te reposes un peu tranquille ». J'ai dit « Oui, merci ». J'étais content. J'avais été placé dans le foyer le jour même⁴. Je pensais que cela se passait comme ça pour tout le monde mais d'autres jeunes m'ont dit après que j'avais eu de la chance. Ils étaient restés à l'hôtel où à la rue pendant des mois.

Le lendemain, j'ai su qu'il y avait au foyer un Ghanéen anglophone qui s'appelait KT Zongo. J'ai demandé « Il est où ? ». On m'a dit « Il est à l'école. Il va revenir. Il habite ici ». Quelqu'un lui avait dit qu'un petit nigérian était arrivé. Je l'ai vu venir en me disant « *Hey what's up nigger ?* ». Au début, je me suis dit « Il est fada lui ! ». Nous avons discuté et il m'a dit « Viens chez moi. Je te fais à manger ». Je lui ai dit que j'avais déjà mangé. Il reprochait aux éducateurs de trop parler anglais avec moi et qu'il fallait qu'ils me parlent plus souvent en français. Je n'étais pas d'accord. J'ai dit « Non, parlez anglais avec moi ! ».

J'ai encore essayé de contacter Michel par Facebook mais cela ne fonctionnait pas. Peut-être qu'il avait oublié le mot de passe de son compte. Je ne sais même pas où il est maintenant. C'est fou !

Peu de temps après que je sois arrivé, Delphine est revenue au foyer et je lui ai raconté mon histoire. Au début, c'était dur. En plus avec le problème de ma famille que j'avais perdue, je n'étais pas très content. Je ne savais même pas s'ils étaient vivants. C'était aussi difficile pour le français. Je ne comprenais pas les choses. Je pensais que les éducateurs habitaient ici, au foyer, et après j'ai vu qu'ils rentraient chez eux ! Je restais avec KT Zongo parce que partout où j'allais je ne comprenais rien. Parfois les gens rigolaient et je ne comprenais même pas pourquoi. Ils essayaient de me parler et, sans comprendre, je répondais « oui » ou « non ». Je suis allé voir Sébastien, un autre éducateur, et je lui ai dit « Je veux aller à l'école ! ». Cela a pris un mois.

Prune, la professeure de français, parlait anglais mais elle faisait semblant qu'elle ne le comprenait pas. Elle voulait que j'apprenne vite. Au début, elle a été gentille et elle parlait anglais avec moi et après elle a tout changé. Quand je lui parlais anglais, elle disait ne pas comprendre, mais c'était pour me faire progresser.

Le premier jour, Prune m'a montré des mots pour m'évaluer. Il y avait « pain ». Je ne comprenais pas parce qu'en français, il y a le pain que l'on mange mais en anglais c'est la « douleur ». C'est un faux ami. Je pensais que je comprenais alors elle m'a demandé de lui expliquer. J'ai dit « Par exemple, j'ai pain à la tête ». Prune m'a dit « Non c'est pas ça ». Pourtant, j'étais sûr à cent pourcent !

En allant à l'école, j'avais eu un jour un problème dans le bus. Le contrôleur n'était

⁴ Wisdom a été placé en urgence pour une forte suspicion d'être en proie à un réseau de traite des êtres humains.

pas quelqu'un de bon. Avant d'avoir la carte d'abonnement du métro et du bus, le foyer me donnait des tickets. En montant dans le bus, je l'ai validé mais je ne savais pas qu'il fallait le garder jusqu'au moment de descendre. Je l'avais mis en boule dans ma poche. Dans le bus, il y avait une fille nigériane avec moi qui allait à la même école. Elle parlait mieux français que moi, alors elle m'a expliqué « C'est un contrôleur. Il demande ton ticket ». Je lui ai dit « Ah, je l'ai chiffonné ! ». Elle m'a dit « C'est pas grave, ça marche quand même ». Le contrôleur a fait « Non, pourquoi tu as fait ça ! ». Il n'a même pas voulu essayer de voir s'il était validé ou non et il l'a jeté en disant « C'est expiré » et m'a donné une amende.

Il y avait aussi Bilal avec nous, un jeune afghan du foyer. Je lui ai dit « Comment je vais faire ? ». Il m'a répondu « C'est rien ça ! ». Il a pris l'amende et il l'a jeté ! Je l'ai récupérée et finalement je l'ai jetée moi-même ! Un an plus tard, l'amende est arrivée au foyer et j'ai dû la payer avec mon argent de poche. Avec le temps, le prix avait augmenté !

Apaisement

Un jour, j'étais au foyer et j'ai retrouvé mes parents sur Facebook. Je n'ai pas pensé plus tôt à les rechercher. Je pensais à mes parents mais je n'étais pas tranquille mentalement, alors je n'ai pas eu l'idée. Depuis que je les avais perdu, j'étais un peu perturbé, puis je n'avais pas de téléphone. Lorsque j'étais en Italie, tout est allé trop vite et Michel me parlait d'aller en France.

Quand je suis arrivé au foyer à Marseille, je suis resté un mois à me reposer et c'est après que j'ai pensé à les chercher. Je me suis souvenu que mon père avait un compte sur Facebook, même si je ne l'avais pas dans mes amis. Je lui ai écrit. Il m'a répondu et nous nous sommes téléphonés. Cela faisait plus de six mois que je les avais perdu.

Quand j'ai dit que j'étais en France, mes parents ont dit « Quoi ! Qu'est-ce que tu racontes ? Qu'est-ce que tu as fait toi ? Comment tu as fait pour venir en France ? C'est fou ça ! ». Ma mère pleurait au téléphone. Elle disait « Merci à Dieu pour t'avoir retrouvé ! ». Elle pensait que j'étais mort ou que j'étais perdu. Elle n'arrêtait pas de pleurer ! Avec mon père, ils étaient très contents !

Ma mère m'a expliqué qu'au Nigéria, le jour des attentats, personne ne sortait de chez soi à part elle. Elle m'a dit « J'ai couru partout. Je te cherchais. La ville était dangereuse mais je cherchais partout comme une folle ». Mon père lui disait « Rentre ! Rentre ! On va le retrouver ». Elle disait « Non, non ». Elle a attrapé le coach qui nous avait emmenés au foot. Elle lui a dit « Mon fils, il est où ?! ».

J'ai raconté à mes parents tout ce qu'il m'était arrivé et ma rencontre avec Michel. Ils m'ont posé beaucoup de questions « Il est où Michel maintenant ? Il fait quoi ? ». J'ai dit que j'avais essayé de me connecter avec lui mais que je n'y étais pas arrivé. Je ne sais plus où il est. C'était quelqu'un de bien même s'il m'a fait parfois des trucs

mal. Je ne sais pas pourquoi, il réagissait parfois comme un fou agressif et à d'autres moments comme quelqu'un de calme et gentil. Je ne sais pas pourquoi non plus il ne m'a plus donné de nouvelles. Même en mettant son nom sur Facebook, je ne l'ai pas trouvé. Je n'ai pas non plus son numéro de téléphone.

Lorsque j'étais avec lui et encore une fois au foyer à Marseille, je me suis posé la question de pourquoi il m'a ramené en France. Je pense qu'il voulait juste m'aider par rapport à la situation dans laquelle j'étais. Peut-être qu'il faisait ces voyages et comme il m'avait emmené chez lui, il ne voulait pas m'abandonner.

Mes parents m'ont dit qu'ils sont repartis vivre dans le sud, à Benin city. Quand je les ai retrouvés, je me suis demandé si je devais rentrer au Nigéria. J'ai réfléchi et je me suis dit que c'était mieux que je reste en France, pour obtenir un diplôme et travailler. Je gagnerai ma vie et je pourrai aller les voir.

Trois ans après le récit

Je n'avais jamais pensé aux intentions du réseau de traite des êtres humains. Je comprends seulement maintenant. Michel me disait toujours qu'il ne fallait pas s'inquiéter, que ça allait aller, mais il n'a jamais fait un effort pour retrouver mes parents.

Il y avait des choses évidentes que j'aurais dû voir mais je n'ai pas compris. Cela m'étonnait que Michel sache parler français, italien, arabe. Au Nigeria, il est rare d'apprendre une langue sans raison précise. Il est certain que ce n'était pas la première fois qu'il faisait le voyage du Nigeria à la France. Il était déjà venu. Il connaissait le chemin et il avait des liens, des connexions. Il avait aussi des amis à Marseille. Même en Italie, il a cherché à me récupérer. Il ne voulait pas me lâcher.

C'est maintenant que je comprends certaines choses qui étaient bizarres, comme lorsque nous étions à la gare de Marseille. Il appelait ses amis qui sont venus nous voir, puis sont finalement partis. Est-ce qu'il essayait de me vendre ?! Il n'était pas content parce qu'il pensait qu'on allait pouvoir aller chez quelqu'un, mais il y avait un problème.

C'est la raison pour laquelle nous sommes allés finalement à l'association à Colbert (Forum Réfugiés). A l'association, ils ont sûrement compris la situation parce que les dames me posaient beaucoup de questions et c'est peut-être pour cela que Michel est parti. Il voulait que ça se passe vite pour trouver un hébergement et à manger, mais la dame m'a laissé dans une pièce pendant longtemps. Puis, elle partait parfois parler avec ses collègues. Elle a dû faire exprès de me retarder autant de temps. En sortant, elle me demandait où était Michel. Je ne comprenais pas pourquoi il était parti. Nous étions venus ensemble et maintenant il partait pour quelle raison ? Ce n'était pas logique.

Il y a des choses qui étaient évidentes mais je considérais Michel comme mon grand frère et je n'avais personne d'autre à qui parler. Je lui faisais confiance. C'est inhumain de faire ça.

Je n'ai pas encore lu mon récit. Je l'ai transmis parce qu'il ne faut pas ignorer sa propre histoire. Ce n'est pas possible de l'oublier parce qu'elle revient toujours que l'on soit d'accord ou non, alors il faut essayer de l'accepter. En même temps, j'avais besoin de la laisser un peu partir pour dégager ma tête. Un jour, je serai content de me dire que c'est mon histoire et que elle peut laisser une trace.